

24 images

24 iMAGES

La bête humaine

L'ours de Jean-Jacques Annaud

Georges Privet

Number 47, January–February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Privet, G. (1990). Review of [La bête humaine / *L'ours* de Jean-Jacques Annaud]. *24 images*, (47), 82–82.

L'OURS

DE JEAN-JACQUES ANNAUD



«Annaud traite sa ménagerie comme une troupe d'acteurs chevronnés, et compare leurs exigences et caprices à ceux de certains acteurs bien connus»

Il y a entre *Lours* et *La guerre du feu* de nombreux parallèles qui aident à comprendre l'œuvre et les méthodes de Jean-Jacques Annaud, mais aussi, pour peu qu'on examine la réaction que la critique a réservée à l'un et à l'autre, les attitudes et préjugés qui ont poussé certains à accueillir fort différemment deux films pourtant très semblables.

On retrouve d'abord à l'origine de *Lours*, comme c'était déjà le cas pour *La guerre du feu*, un roman populaire d'une autre époque, œuvre poussiéreuse et mineure, adaptée par Gérard Brach (scénariste, faut-il encore le rappeler, de Polanski de d'Antonioni). Dans les deux films, la «vedette» est tenue par un personnage qui n'est pas «humain», mais auquel le spectateur est amené à s'identifier car il est seul, vulnérable et à la merci d'un environnement hostile. Ces protagonistes sont lancés malgré eux, à cause d'une intervention externe, dans une quête épique dont le parcours initiatique, plein d'embûches, permettra au public de redécouvrir par espèce interposée, des émotions fondamentales et universelles.

Lours, comme *La guerre du feu*, ne dépend pas pour son impact de la mise en scène d'Annaud, qui échoue, dans un cas comme dans l'autre, à véhiculer avec conviction le point de vue de ses personnages. C'est plutôt au montage qu'Annaud construit son œuvre, car il est (et c'est en cela qu'il est un cinéaste fondamentalement américain) un formidable utilisateur du «reaction shot». À ceux qui ont reproché au réalisateur l'utilisation manipulatrice de réactions arrachées vaille que vaille à des animaux prétendument sauvages, rappelons que les acteurs humains de *La guerre*

du feu (pour la plupart des mimes et des danseurs) avaient dû se soumettre eux aussi à plusieurs mois de «dressage», pour pouvoir apprendre à marcher, gesticuler et hurler d'une manière qui ne leur était guère plus naturelle, et qui n'avait soulevé aucune indignation de la part de la critique à l'époque. Alors que Hitchcock se plaisait à répéter qu'il faudrait traiter les acteurs comme du bétail, Annaud en revanche, traite sa ménagerie comme une troupe d'acteurs chevronnés, posant («marketing» oblige) avec ses vedettes, et comparant leurs exigences et leurs caprices à ceux de certains acteurs bien connus.

Ce qui nous amène, incidemment, au paradoxe intrinsèque de la méthode Annaud, paradoxe d'un cinéma à la fois spectaculaire et intimiste, coûteux, mais d'une manière qui ne permet pas d'en étaler la richesse. Puisque le film n'a ni vedette, ni sujet, ni thème à la mode, la publicité ne peut vendre que les «secrets» de tournage du film. Ainsi une prolifération de documents prétendent révéler les dessous d'une aventure (le tournage), comparable à celle que raconte le film (son histoire). La crédibilité du projet étant paradoxalement minée par sa mise en marché, il ne reste à la presse que deux options : véhiculer à son tour la magie opérée par l'artifice, ou bien en dénoncer la transparence. Ainsi ceux qui

n'ont pas aimé *Lours* lui ont-ils reproché de ne pas être ce qu'il n'a manifestement pas voulu être : un documentaire. *Lours* est, pour réitérer une évidence qui semble avoir été mal saisie, un film de fiction. Le générique nous présente les animaux comme des acteurs interprétant des personnages, qui rêvent ou hallucinent, qui évoluent tous suivant une courbe dramatique qui leur est propre. *Lours* n'a pas d'autre prétention que d'offrir un spectacle intelligent et émouvant mettant en scène des animaux dans le cadre d'une fable humaniste. Les mérites bien réels du film de Jean-Jacques Annaud (dont la photographie de Philippe Rousselot et la bande sonore exceptionnelle de Laurent Quaglio) auraient peut-être été plus évidents aux yeux de tous s'ils n'avaient pas été obscurcis par le travail tapageur d'une publicité envahissante, qui a bien failli tuer le plaisir du spectateur à force de vouloir vendre la peau de *Lours*... ■

L'OURS

France 1988. Ré. : Jean-Jacques Annaud. Scé. : Jean-Jacques Annaud et Gérard Brach d'après James-Oliver Curwood. Ph. : Philippe Rousselot. Mus. : Philippe Sarde. Int. : La Douce, les frères Bart et Doc, Griz, Tchéky Karyo, Jack Wallace, André Lacombe. 100 minutes. Couleur. Distr. : Columbia.